EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

PAR M. L'ABBÉ PROULX, MISSIONNAIRE DANS LE VICARIAT APOSTOLIQUE DE PONTIAC

(*Suite*)

VI

LA BAIE D'HUDSON ET SON BASSIN

Arrêt forcé.—Choum.—Excursion de Botanique.—Une grève en caoutchouc.—Etendue de la Baie d'Hudson.—Son bassin.—Composition géologique du sol.—Navigation sur la baie.—Les optimistes.—Route de l'avenir.—Les pessimistes.—L'expédition du *Neptune*.—Une humble opinion.—Une perspective qui n'est pas gaie.

Voici trois jours que nous avons quitté Moose. Nous devions ce soir entrer dans le port d'Albany, voiles déployées, et nous n'avons fait que dix milles de chemin. Nous sommes à l'ancre sur une côte déserte, interrogeant la marée, le vent et les nuages. C'est démontant. Mais il ne sert de rien de se lamenter.

" Ce que l'homme ne peut corriger, dit l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, il doit le supporter avec patience, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu d'en ordonner autrement."

Jeudi, 3 juillet, à neuf heures du matin, nous confions de rechef notre canot et nos personnes à l'inconstance des ondes. Okouchin passe à la poupe; à la proue, s'assied, solennel, un nouveau pilote engagé pour la circonstance, *Choum*, un vieux loup de mer, qui ne parle pas, mais avironne dru, le nez au vent, l'air un peu sorcier, avec sa casquette visière sur l'oreille. A onze heures, sans dire mot, il pique à terre, nous fait signe de descendre, jette le bagage sur la grève, tire le canot à sec, le couche sur le flanc et se met à faire du feu comme un homme qui veut établir son camp pour longtemps.

HAUT-CANADA. — Esquimau et son Kayak (canot) ; d'après un dessin du Rév. Père Paradis.

—Or ça, vieux manitou, parle ; pourquoi arrête-t-on ici ?

—Parce que la marée est trop basse, parce que bientôt il va venter trop fort pour s'aventurer sur la mer.

En effet, le nord commence à souffler, son haleine augmente d'heure en heure, maintenant il rage et tempête.

Nos quatre tentes sont dressées dans un beau désordre, autour d'un feu, d'une crémaillère et d'une chaudière qui bouille sans cesse ni relâche, dans une prairie, plate et unie, revêtue d'une herbe d'un pied, large d'une demie-lieue, bordée à l'intérieur par une ceinture d'arbres nains, s'étendant le long de la mer à perte de vue, une vraie plaine du Manitoba. D'un côté, à une petite distance, coule un ruisseau, sur les bords duquel la Compagnie a coutume de faire ses foins, de là son nom de *Hay Creek* ; de l'autre on aperçoit, à huit milles environ, l'observatoire de *High Bluff*, d'où l'on peut signaler l'arrivée du vaisseau d'Angleterre, et qui sert en même temps à indiquer aux pilotes l'embouchure de la rivière.

***

Jeudi et vendredi, le temps était pur, frais, plein de gaîté, de senteurs et de lumières. Pendant que nos hommes festoyent, font bombance, se reposent, dorment et s'étendent comme des lézards au soleil, assis sous nos tentes à la sauvagesse, nous lisons, nous écrivons ; ou bien, faisant une excursion dans la prairie, nous allons à la cueillette des plantes rares et des fleurs aux mille et une couleurs, qui étincellent à travers les foins odorants. Je suis à presser une fleur variée, et, si mon cahier ne fait pas naufrage, je vous apporterai tout un petit trésor des richesses botaniques de ces lieux : des *rosacées* dicotylédones polypétales à corolle périgyne, des *rabiacées* dicotylédones monopétales à corolle épigyme et à anthères distinctes ; des *ombellifères* dont les pédoncules partent tous d'un même point pour diverger comme les rayons d'un parasol ; des *géradoïdes* aux étamines hypogynes ; des *violacées*, des *araliacées*, des *caprifoliacées*, des *primulacées*, des *liliacéss*, etc. ; franchement, sans calembourg, est-ce assez ?

La grève est d'une glaise bleue, solide, compacte, flexible sous le pied, élastique comme un caoutchouc ; les trottoirs en asphalte de la rue Sherbrooke, à Montréal, ne sont pas plus propres et plus unis, à chaque retour de marée la grande eau les lavant et les polissant. C'est une longue promenade où trois fois par jour, allant et venant comme dans l'allée d'un parterre, nous faisons une marche bienfaisante, donnant de l'exercice à nos jambes, de l'air et des délices à nos poumons. Notre esprit erre, de souvenir en souvenir, à travers les hauts faits d'armes accomplis dans le mystérieux du passé et dans le silence de ces parages solitaires ; notre bouche les rappelle ; notre regard se promène, à perte de vue, sur les flots qui en ont été les témoins étonnés.

***

La baie James, sur les bords de laquelle nous sommes campés, du cap Jones à l'est, au cap Henriette à l'ouest, à une largeur de 350 milles, et elle s'avance dans les terres à une profondeur de 150 milles. Elle n'est elle-même qu'un golfe de la grande baie d'Hudson, la mer Méditerranée du Canada, dont l'étendue égale plus de la moitié de la vieille Méditerranée d'Europe, qui baigne les bords enchanteurs et les souvenirs classiques de la Grèce et de l'Italie : longueur plus de trois cents lieues, largeur deux cents lieues, superficie cinquante-cinq mille lieues carrées. Plusieurs détroits la mettent en relation avec la mer glaciale, et elle communique avec l'océan Atlantique par le détroit d'Hudson, une bagatelle de canal mesurant une longueur de 500 milles, une largeur en moyenne de 100 milles et une profondeur de cent à trois cents brasses.

C'est le fond d'un immense bassin de 3,000,000 de milles carrés ; les eaux qui, comme autant de rayons d'une vaste conférence, y convergent vers un centre commun, partent à l'est du dos d'âne qui sépare en deux versants la péninsule du Labrador, au sud de la hauteur qui divise la terre de Rupert des vallées du Saint-Laurent, de l'Ottawa et des grands lacs, au sud-ouest et à l'ouest des environs des sources du Mississipi, du grand désert américain et du pied des Montagnes-Rocheuses. En effet, le grand lac Winnipeg, qui reçoit, par la rivière Winnipeg, la Rivière-Rouge et les deux Saskatchewans, une grande partie des eaux du Nord-Ouest canadien et américain, n'est qu'un réservoir secondaire qui déverse son trop plein dans le réservoir principal de notre Baie-d'Hudson, par une artère considérable, appelée la rivière Nelson. Trente des nombreuses rivières, qui lui apportent le tribut de leurs ondes claires et brunes, mériteraient, partout ailleurs qu'en Amérique, le nom de fleuve, entre autres la rivière de la Grande Baleine sur la côte du Labrador, les rivières Rupert, Moose et Albany qui arrivent en trépied à la prairie méridionale de la baie James, les rivières Nelson et Churchill et la côte occidentale. La Moose a un mille d'une rive à l'autre; l'Albany promène son cours sur un espace de plus de 200 lieues; la Nelson roule un volume d'eau quatre fois plus considérable que l'Ottawa, et la Churchill pourrait rivaliser avec le Rhin allemand. A l'est les côtes, composées de rochers granitiques, dénudées ou recouvertes d'un bois rabougris, sont élevées, hardies, dentelées de pics qui atteignent la hauteur de 2,000 pieds ; au sud et à l'ouest, elles sont généralement basses et unies, avec des grèves plates, que baignent des eaux peu profondes.

Pour parler géologie, le bassin proprement dit de la Baie-d'Hudson, si on excepte les prairies du Nord-Ouest, appartient au terrain laurentien. Au sud-ouest de la baie, des lits de roches remontant à l'époque cambro-silurienne, reposent sur le laurentien pur, et, dans les vallées de quelques rivières, ils avancent dans l'intérieur à une distance de 100 à 200 milles; à plusieurs endroits la couche cambro-silurienne est recouverte par le dévonien. Les longues chaînes d'îles, qui, comme une frange en dentelle de pierre, bordent la côte est, sont composées de bancs et de couches volcaniques. Au nord de Churchill, on trouve en quantité le quartz et tous les riches et précieux minéraux du système cambrien. La région considérable de pays plats, qui s'étend au sud et à l'ouest de la baie, est recouverte d'une épaisse couche de glaise, où se sont accumulés, avec les années, des amas de détritus charroyés par les courants de la mer,